

Marie-Françoise Lubeth, *Sprinteuse de Dieu, Témoignage*
Paris, Presses de la Renaissance, 2008 (198 pages)

(préface de Jean-Arnold de Clermont, ancien président de la FPF)

Cet ouvrage n'est pas un livre d'histoire construit comme une enquête universitaire. C'est un récit autobiographique à mi-chemin entre témoignage de conversion, « tranche de vie des cités » et roman (vrai) d'apprentissage. Mais l'historien du christianisme contemporain aurait grand tort de négliger le livre que vient de publier, aux Presses de la Renaissance, Marie-Françoise Lubeth, de profession chirurgienne. En 198 pages écrites d'un style sûr, alerte et vivant, l'auteure nous propose en effet tout autre chose qu'une introspection narcissique à la mode. C'est à une plongée dans l'univers de ces nouvelles Églises évangéliques multi-ethniques qu'elle nous invite, au travers de son expérience de conversion, qui a débouché sur un poste de secrétaire général de la CEAF (Communauté des Églises d'Expression Africaines de France).

Il existe, naturellement, de multiples autres manières de lire ce livre. Pour en rester au point de vue de l'historien et du sociologue, *Sprinteuse de Dieu* ouvre une lucarne passionnante sur ce nouvel horizon protestant qui s'élargit chaque jour un peu plus : celui des Églises multi-ethniques qui rassemblent, aujourd'hui, un nombre croissant de Français de souche hexagonale, de Français d'origine antillaise et de migrants, souvent d'origine africaine. Ajoutons que ce livre nous révèle aussi une personnalité qui vaut le détour, permettant de découvrir un parcours emblématique du renouvellement socio-culturel qui touche aujourd'hui le protestantisme français. Enfin, cet ouvrage propose, par petites touches, un éclairage précieux sur les processus au travers desquels la société française (y compris ses acteurs religieux) parvient, ou non, à donner une place et un espoir à ceux et celles, nombreux, qui ne sont pas nés avec une cuillère en argent dans la bouche.

Dans la préface qu'il a signée, Jean-Arnold de Clermont, ancien président de la Fédération Protestante de France (FPF), ne s'y est pas trompé : « Marie-Françoise Lubeth sait raconter » (p.10). De fait, la lecture des neuf chapitres et de l'épilogue engendre tout sauf l'ennui ! Si « le style, c'est l'homme (ou la femme) », pour reprendre l'expression consacrée qui nous vient de Buffon, on peut en conclure, après avoir lu l'ouvrage, que Marie-Françoise Lubeth ne manque pas de panache, maniant le verbe comme d'autres le fleuret, alliant finesse et précision au service d'un récit qu'on savoure par étapes.

Dans le chapitre 1, intitulé « Les Biscottes » (p.13 à 41), Marie-Françoise Lubeth campe le décor, celui d'une cité HLM lilloise où ses parents guadeloupéens s'installent, au début des années 1960. Entre un père introverti, aigri et désabusé par une carrière de fonctionnaire bouchée et une mère au foyer rongée par la nostalgie des îles natales, Marie-Françoise grandit dans le culte de la méritocratie républicaine : pour réussir et prendre sa revanche sur les frustrations sociales, il faut travailler, travailler et encore travailler. La description qu'elle brosse de la cité des Biscottes est celui d'un royaume où les enfants s'amusent, un espace familial et rassurant où les inévitables 400 coups relèvent plus de la *Guerre des boutons* que de *La haine* (p.25)... Mais peu à peu, au fil des années 1970, le tableau change, et les Biscottes deviennent un « quartier sensible » où délinquance et *dealers* s'installent, sans rompre pour autant l'attachement premier porté à la cité. Aînée d'une fratrie de quatre enfants (deux petits frères, une petite soeur), Marie-Françoise grandit dans un univers religieux catholique pieux, porté par une mère dont la grande satisfaction de la semaine est d'animer le catéchisme : elle fait jurer à sa fille de ne pas quitter le catholicisme tant qu'elle reste en vie... (p.32-33). Mais la petite Marie-Françoise n'est pas emballée par

cette approche de la religion : « la perspective de rester en silence à prier ou méditer me déplaisait », raconte-t-elle (p.33).

Dans le chapitre 2, les choses se corsent, avec l'entrée au lycée Faidherbe de Lille, puis le début des études de médecine après une mention « Bien » au Baccalauréat scientifique, sur fond de découverte... du racisme (elle se rapproche alors du MRAP) et de l'athlétisme, pour laquelle elle montre des dispositions. Durant ces années où il s'agit d' « apprendre à souffrir » (chp.2, p.41 à 56), elle pense aussi avoir perdu la foi, à l'occasion... de sa fréquentation de l'aumônerie ! « Nous nous réunissions entre amis, nous nous sentions bien, nous faisons plein de choses. Mais Dieu était relégué au second rang. L'aumônerie ressemblait trait pour trait à la MJC du quartier. Rien de plus. Rien de vraiment différent. Rien qui nous donnait envie d'aller plus loin » (p.55). Elle reçoit un peu plus tard une Bible, lors d'une distribution dans la rue effectuée par des protestants évangéliques : mais ce premier contact ne débouche pas, sous la pression de la mère, qui supplie : « Jure-moi que tu ne changeras jamais de religion ! ». Une porte se ferme.

Le chapitre 3 nous décrit alors, entre les pages 57 et 69, les « étourdissements » d'une vie de brillante étudiante en médecine partagée entre bachotage, fêtes de carabins, compétitions sportives et premiers amours. Un tempérament de militante s'affirme aussi, sur fond d'affinités pour Lutte Ouvrière, organisation trotskyste pour laquelle Marie-Françoise affirme avoir voté « jusqu'à la fin des années 1980 » (p.63). Son quartier des Biscottes se dégrade et se criminalise (trafics de drogue). Chômage, désœuvrement et relégation laissent leur marque et poussent des jeunes dans la délinquance, alors que « ces jeunes ne *sont* pas mauvais. Ils *deviennent* mauvais à cause des horizons bouchés. » (p.67). Élevée dans le culte de la méritocratie républicaine (son père rêvait qu'elle fasse l'ENA), Marie-Françoise échappe, elle, aux nasses de l'exclusion. Sur le front de ses études comme sur celui de l'athlétisme, qui révèle ses grands talents de sprinteuse de haut niveau, cette jeune femme à fort potentiel avance à toute allure. Tandis qu'elle découvre les « jeux de l'amour » (chapitre 4, p.71 à 95), la voilà qui se retrouve sélectionnée pour les Jeux Olympiques de 1984 à Los Angeles ! Le Graal recherché par tant d'athlètes, elle l'obtient sans jamais avoir été sprinteuse à plein temps. Mais la championne de la cité des Biscottes ne participera pas aux compétitions olympiques, laissée à l'écart, remplaçante, en raison de son profil atypique. L'expérience est à la fois exaltante, et décevante, l'auteure pointant du doigt « ces hommes qui aiment les athlètes quand elles n'ont qu'un petit pois dans le cerveau » (p.95).

La mort de sa mère, décrite dans le chapitre 5 (p.97 à 112) constitue une expérience autrement plus traumatisante que la non-participation aux compétitions de sprint des jeux. C'est la figure axiale de la famille qui disparaît, après une dernière joie pour Marie-Françoise : avoir eu le sentiment de la « venger » (de sa vie difficile, de ses frustrations) au travers de sa sélection prestigieuse aux Jeux Olympiques. Suite à ce décès douloureux, Marie-Françoise se marie, puis donne naissance à sa première fille, Mélody. Mais on apprend dans le chapitre 6 (des pages 113 à 142) que le mari n'assume pas. Pire, il est volage, et brise bientôt le foyer formé depuis peu. Cette catastrophe va catalyser un changement, réorienter les priorités, recomposer l'échelle de valeurs. Marie-Françoise n'avait jamais accordé à la religion le droit de structurer sa vie : désormais, suite à une nouvelle rencontre avec des évangéliques, elle prend au sérieux l'offre de salut du christianisme, se convertit, lit la Bible et prie... et rejoint une assemblée protestante évangélique. Pourtant, le premier contact avec l'Église locale est décevant : « C'est assez morne et infantilisant », décrit-elle, et « aucun message attirant n'est proclamé » (p.115) ! « La vie spirituelle et la découverte de Jésus ne sont pas tout roses », écrit-elle plus loin (p.127). On sort ici du cliché de la conversion

dramatique et soudaine, ou de l'Église évangélique en forme d'irrésistible petit Disneyland chrétien. Ce qui nous est décrit ici est un lent cheminement, nourri de nombreuses conversations, rencontres, lectures, jusqu'à ce que la conviction d'être aimée et sauvée par Jésus-Christ remplace le « grand vide intérieur » (p.117) et conduise à une nouvelle socialisation religieuse, au sein d'une assemblée évangélique multi-ethnique de type charismatique. Ce grand virage, qui reconfigure de manière décisive la trajectoire biographique ultérieure de Marie-Françoise Lubeth, est appuyé, soutenu, porté par une communauté. L'individualisme évangélique, centré sur la conversion, s'accompagne ainsi d'une insertion communautaire forte : on prie pour elle, on la visite, on l'encourage. « On parle, on témoigne, on rit, on s'aide, on s'aime », décrit-elle (p.132). Mais les tumultes du divorce font peser une hypothèque sur cette réorientation, l'ex mari volage jouant sur le chantage à la secte afin d'obtenir le divorce pour faute (p.132-133). Le coup est dur, mais Marie-Françoise persévère, demande le baptême, et décide de « consacrer (sa) vie à Christ » (p.135). On retrouve ici la plus pure tradition de la rhétorique conversionniste évangélique, qui appelle le chrétien « né de nouveau » à faire de Jésus-Christ non seulement son sauveur, mais aussi son seigneur, c'est-à-dire un référent spirituel normatif qui le guide désormais au travers de la Bible et de la communauté chrétienne. Suite à cette décision, Marie-Françoise ne fait pas les choses à moitié : malgré ses difficultés financières consécutives à son divorce, elle paie la dîme (10% des revenus versés à l'Église) et s'investit dans sa communauté, sur la base d'une spiritualité où la prière fervente et l'efficacité du Saint-Esprit (troisième personne de la Trinité chrétienne) jouent un rôle cardinal : « nous appelons la venue de l'Esprit-Saint et nous nous ouvrons à son onction bienfaisante » (p.140), forts de la conviction selon laquelle si le fidèle donne et se donne, « Dieu rend au centuple » (p.142).

C'est cette spiritualité chrétienne à sensibilité charismatique qui modèle ensuite les premières expériences militantes de Marie-Françoise Lubeth, décrites dans le chapitre 7 (p.143 à 163). L'auteure nous décrit ici une expérience singulière qui vaut comme document anthropologique : l'évangélisation de l'île de Saint Barth, aux Antilles, au travers d'une mission montée par l'Église Évangélique Nouvelle Alliance conduite par le pasteur d'origine congolaise Emmanuel Kamondji (mal orthographié en Kamudji, page 144). Songes, exorcismes, jeûnes et prières, prières, et prières encore, guerre spirituelle, Marie-Françoise Lubeth nous détaille les principales facettes de la spiritualité missionnaire de cette culture charismatique, expliquant aussi comment cette initiative d'équipe va déboucher sur la constitution d'une Église locale, la première de l'île. Une expérience présentée comme unique et exaltante (p.155), où l'on sera peut-être surpris de voir à quel point les figures féminines, à commencer par celle de Marie-Françoise, sont valorisées dans l'entrepreneuriat missionnaire. Marie-Françoise n'avait été baptisée que deux ans avant, et la voilà en première ligne dans une dynamique d'implantation locale ! C'est aussi à une femme qu'il revient d'être première pasteur(e) de la nouvelle communauté évangélique antillaise de Saint Barth.

Les deux derniers chapitres, ainsi que l'épilogue, ne font que confirmer la nouvelle trajectoire imprimée depuis la conversion : Marie-Françoise Lubeth, devenue chirurgienne obstétricienne, en poste à l'hôpital public de Tourcoing, met désormais ses qualités de bachoteuse et de sprinteuse au service de la foi évangélique qu'elle a adoptée. Dans le chapitre 8, intitulé « servir » (p.165 à 177), on découvre en particulier son engagement dans la CEAF, Communauté des Églises d'Expressions Africaines de France : elle devient secrétaire générale de ce nouveau réseau d'Églises multi-ethniques, qui « représente une tendance de fond du protestantisme français, à savoir l'influence grandissante des Églises d'origine étrangère et de sensibilité évangélique et/ou pentecôtiste » (p.168). À lire d'urgence pour tout curieux désireux de connaître les réalités protestantes de la

France du XXI^e siècle, les pages qu'elle consacre à la CEAF révèlent une analyse fine des enjeux complexes posés par ces nouvelles Églises en pleine croissance, nourries des nouveaux flux migratoires en provenance de l'Afrique sub-saharienne : « les communautés chrétiennes sont, pour toutes ces populations, des lieux de transition en douceur entre leur culture d'origine, centrée sur la famille au sens large, et la culture européenne, trop souvent caractérisée par l'isolement et l'individualisme » (p.170-171).

Consacrée au départ aux Africains « en France », la CEAF change en 2003, pour se consacrer aux communautés d'expression africaine « de » France. Marie-Françoise Lubeth souligne : « le 'de' est capital : il signifie que les Africains membres de ces communautés ont décidé d'être des 'chrétiens noirs de France' : le rêve du retour au pays se révèle illusoire, l'aveuglement ne sert à rien, il faut voir les choses en face et en tirer les conclusions qui s'imposent » (p.171). Citant le pasteur Bulangalire, fondateur de la CEAF, elle rapporte que ces nouvelles Églises évangéliques d'expression africaine « n'apparaissent plus comme des lieux d'affirmation d'une certaine spiritualité faussement qualifiée d'ethnique¹, mais plutôt comme des espaces où se vit une spiritualité toute nouvelle et adaptée à notre temps » (p.172). À creuser... Un souci d'éviter l'étiquetage ethnique et racial est nettement affirmé ici : c'est « l'expression » africaine qui compte, que le fidèle soit africain, noir, ou pas. Marie-Françoise Lubeth affirme ainsi : « les membres des Églises d'expressions africaines sont avant tout des créatures de Dieu appelées à Le louer ». On se situe tout à fait dans la ligne, ici, des analyses développées par Jean-Claude Girondin dans la thèse qu'il a consacrée aux Églises évangéliques antillaises en région parisienne² : l'adhésion évangélique peut tendre à jouer le rôle de méta-ethnicité, c'est-à-dire que le référent chrétien devient plus important que le référent ethnique et culturel.

Au terme de cet engagement national au service de la CEAF, expérience gratifiante et formatrice, l'auteure n'en a pas fini avec les épreuves : confrontée au cancer en 2004, elle réalise que « l'une des failles des milieux pentecôtistes et évangéliques » est bien souvent un refus de la réalité, sous prétexte de « foi et de confiance aveugle » (p.180-181). Malgré tout, l'auteure persévère, s'accroche, renonce dans la douleur à cette vie à 100 à l'heure toujours sous le signe du « superlatif » (p.184). Retrouvant le très protestant sens de la grâce donnée dans « la joie de la vie simple, pure, gratuite » (p.185), elle se débarrasse finalement de la terrible maladie. Elle conclut dans l'épilogue (p.193 à 198) en rappelant le socle d'espérance que constitue sa foi, décrivant une relation intime avec le Dieu de la Bible, texte qu'elle cite à de très nombreuses reprises dans toute la seconde partie du livre.

On aura compris, au travers de ce survol bien incomplet, tout l'intérêt que doit porter à cet ouvrage le lecteur soucieux de mieux comprendre les mutations du christianisme aujourd'hui : que ce soit au travers de la lucarne du charisme, des Églises d'expression africaine, du rôle croissant des femmes, des mécanismes de la conversion évangélique ou des enjeux missionnaires dans nos banlieues contemporaines, l'élan donné par ces pages offertes par Marie-Françoise Lubeth nous ouvre des pistes de réflexion à poursuivre.

Sébastien Fath
Groupe Sociétés Religions Laïcité (EPHE/CNRS)

¹ L'erreur qui consiste à parler trop facilement d'Églises ethniques, je l'ai commise moi-même dans mon livre *Du ghetto au réseau*, paru en 2005. Par manque d'informations, à l'époque, je m'étais laissé abuser par cette terminologie généralement inappropriée. Depuis, j'ai compris que ces Églises d'expression afro-antillaise sont la plupart du temps multi-ethniques et multi-culturelles, bien davantage que nombre d'Églises locales et paroisses 'blanches de souche'.

² Jean-Claude Girondin, *Ethnicité et religion parmi les protestants antillais de région parisienne*, thèse de doctorat en sociologie, Paris, EPHE (Sorbonne), 2003.